

Dès que parut l'aurore, l'empereur se leva.

Berthold alla aussitôt informer ses parents de la royale visite qu'ils avaient reçue, sans le savoir.

Ces braves gens arrivèrent tout confus.

L'empereur les accueillit avec bonté, les félicita d'avoir un fils aussi vertueux, aussi dévoué à ses princes.

Puis, se tournant vers Berthold :

— En route, mon ami ! J'ai hâte d'arriver au château de Hoch-Felsen.

Ils quittèrent la cabane hospitalière et descendirent, à travers les sentiers de la forêt, vers une étroite vallée qu'ils devaient traverser, pour remonter ensuite sur l'autre versant de la montagne ; c'était de ce côté que s'élevait le manoir de Hoch-Felsen.

La matinée était délicieuse : la Forêt Noire toujours si belle paraissait, aux doux rayons du soleil d'automne, plus belle que jamais. Le bruissement des sapins, mêlé au murmure des ruisseaux, formait une musique d'une suavité céleste.

Quand ils furent à quelque distance de la cabane :

— C'est l'heure de me confier ton secret, dit l'empereur.

— Pas encore, Sire.

On arriva dans la vallée : il y avait là un torrent à traverser ; Othon et son compagnon le passèrent sur de grosses pierres qui formaient un pont très pittoresque ; puis ils entrèrent sous bois.

Quand on fut au milieu d'une vaste clairière, le lieu de travail de Berthold sans doute, car on y voyait de tous côtés des morceaux de bois et de charbons, Berthold prit respectueusement la main de l'empereur :

— Suivez-moi, Sire, lui dit-il.

Et il l'emmena vers une excavation qui menait, par un long corridor, sous la montagne.

On arriva dans une sorte de vaste salle.

Berthold alluma une torche ; il déranger un amas de pierres et de bruyères et, du fond d'un rédnit, tira un lingot d'or, puis un second, puis un troisième et d'autres encore.

— Qu'est-ce que ceci ? dit Othon.

— Un trésor que j'ai trouvé, il y a quelques semaines. Voici dans quelles circonstances : je venais de m'installer dans cette partie de la forêt, pour la première fois. Un soir, je préparai une grosse meule de bois dont je voulais faire du charbon ; j'y mis le feu. Puis, selon notre habitude, je le recouvris de terre, pour en retarder la combustion. Cette terre, je l'avais prise dans les grottes où nous sommes. Quand je vins, deux jours après, découvrir ma meule pour en retirer le charbon, en enlevant la terre qui s'était affaissée, je remarquai avec un indicible étonnement qu'elle renfermait de l'or fondu. Alors je réfléchis, je me dis que cet or devait venir de la terre. Je ne me trompais pas. En fouillant plus profondément, je découvris de nouveaux lingots encore. Sire, vous avez